



Winternal Studies / Études Hivernelles. Les *Cultural Studies* et l'esprit des saisons

FREYHEIT Matthieu, WUILLEME Tanguy

Cultural Express, n°3, 2020, *Winter is coming* : que sont nos hivers depuis Jack London devenus ?

Pour citer cet article :

Matthieu Freyheit, Tanguy Wuillème « Hivernales Studies », *Cultural Express* [en ligne], n°3, 2020, « *Winter is coming* : que sont nos hivers depuis Jack London devenus ? », Matthieu Freyheit, Tanguy Wuillème (dir.), URL :

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://cultx-revue.com/article/linvisibilite-signifiante-du-langage-biotechnologique-des-corps>

Winternal Studies / Études Hivernelles Les *Cultural Studies* et l'esprit des saisons

« Ah ! Comme la neige a neigé ! Mon armoire est un jardin de givre¹. »

Il y a une seule chose pire que la scène, à savoir que tu deviennes enseignante. Et si jamais tu t'apprêtais à devenir professeur que ce soit au collège, au lycée, à l'École Normale, à l'Université, dans un cours privé ou un pensionnat pour jeunes filles riches, je te le dis tout net, droit dans les yeux : cette voie mène en enfer².

Puisse Jack London nous pardonner d'associer son nom au numéro de ce dossier réunissant des universitaires autour d'un motif qui, s'il ne lui était cher, a nettement contribué à son succès d'auteur : l'hiver. Ce sont d'ailleurs les imaginaires hivernaux de London que nous retenons encore par une nouvelle adaptation cinématographique de *Call of the Wild* (Chris Sanders, © 3 Arts Entertainment, 2020).

Car si d'aucuns y trouvent l'occasion d'une vieille rengaine (« Y a plus de saisons ! »), voire d'un rêve d'harmonisation (en 1889, dans *Sans dessus dessous*, Jules Verne imagine une altération de l'axe terrestre permettant l'avènement d'une sorte de saison unique : « Oui ! Barbicane and Co auront rendu service aux générations présentes et futures, en détruisant, avec l'inégalité des jours et des nuits, la diversité fâcheuse des saisons. [...] ils auront rendu la Terre plus hygiéniquement habitable, et aussi plus productive, puisqu'on pourra semer dès qu'on aura récolté, et que, le grain germant sans retard, il n'y aura plus de temps perdu en hiver³ »), il reste que l'hiver est dans toutes les bouches, qu'il s'agisse de commenter sa présence (les médias parlaient d'une « snowpocalypse » aux États-Unis en 2015, puis de « Snowzilla » en 2016), son absence (« Mais où sont les neiges d'antan », chantait Brassens en 1953 en repopularisant la langue de François Villon), l'attente fébrile de son départ (le fameux « jour de la marmotte » dont Harold Ramis a tiré, en 1993, la comédie romantique *Groundhog Day*), ou encore, bien entendu, la promesse inquiète de son imminence : « Winter is coming », la formule proposée dans *Game of Thrones* étant devenue virale, pour un hiver qui n'en finit plus d'arriver (des flocons tombent enfin sur Westeros à la fin de la saison 7 de la série HBO). Et il est des cas enfin où, manquant l'hiver, l'on regrette soudain de n'être pas à la bonne place, comme déshiverné et privé d'un bonheur essentiel : « Oh I wish I had a river I could skate away on », chantait ainsi Joni Mitchell.

Nous aurions développé un « esprit *pour* l'hiver⁴ », selon les mots d'Adam Gopnik, soucieux de souligner le potentiel hétérotopique de la saison : « J'avais conscience d'être entré dans un nouveau monde – et que ce monde était celui de l'hiver⁵. » Mais avant de pousser la porte de nos armoires pour mettre les pieds dans la neige et dévorer des loukoums enchantés, contentons-nous de franchir celle d'une librairie pour voir l'hiver donné en spectacle. Car si « les illustrations, les récits, les tableaux font donc partie intégrante de la notion de "nordicité"⁶ » et s'imposent dans la restitution de nos voyages aux pays froids, nos librairies elles-mêmes semblent parfois se changer en de telles contrées. En effet, nos livres offrent à observer un appétit hivernal, une forêt de signes visuels et textuels qui, par leur nombre, semblent dire que l'hiver n'est pas tout à fait une saison comme les autres. Nous avons, pour en rendre compte, fait l'expérience simple d'un recensement, le jeudi 5 mars au matin, à la librairie Le Hall du Livre, à Nancy, de tous les livres qui, présentés face couverture (présentoirs, tables diverses, sélections...), formalisaient explicitement l'hiver, soit par le titre, soit par la couverture (et, bien souvent, par les deux). Sans doute des ouvrages ont-ils échappé

au quêteur d'hiver, mais la présente liste reste cependant explicite par le nombre des références concernées, ici rangées alphabétiquement :

- Joël Baqué, *La Fonte des glaces*, Folio, 2019.
Yoann Barbereau, *Dans les geôles de Sibérie*, Stock, « La Bleue », 2020.
Nicolas Beuglet, *Le Cri*, Pocket, « Thriller », 2018.
Saul Black, *Leçons d'un tueur*, Isabelle Maillet (trad.), Pocket, « Thriller », 2016.
Jaume Cabré, *Voyage d'hiver*, Edmond Raillard (trad.), Actes Sud, « Babel », 2020.
Italo Calvino, *Si une nuit d'hiver un voyageur*, Martin Rueff (trad.), Folio, 2015.
Cyril Carrère, *Grand froid*, La Mécanique générale, 2020.
Eric Chérière, *Mon cœur restera de glace*, Belfond, 2020.
Laurence Cossé, *Nuit sur la neige*, Gallimard, « Blanche », 2018.
Luca d'Andrea, *Au cœur de la folie*, Anaïs Bouteille—Bokobza (trad.), Denoël, « Sueurs froides », 2018.
Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts*, Folio, 2019.
Sonja Delzongle, *Boréal*, Folio, « Folio Policier », 2019.
René Denfeld, *Trouver l'enfant*, Pierre Bondil (trad.), Payot & Rivages, « Rivages Noir » 2019.
Maxence Fermine, *Chaman*, Michel Lafon, 2020.
Jensen Flemming, *Imaqa*, Inès Jorgensen (trad.), Actes Sud, 2012.
Ken Follett, *Le Siècle. Tome 2 : L'Hiver du monde*, Jean-Daniel Brèque et alii (trad.), Lgf, « Le Livre de poche », 2012.
Pete Fromm, *Indian Creek*, Denis Lagae-Devoldère (trad.), Gallmeister, « Totem », 2017.
Jérôme Garcin, *Le Dernier hiver du Cid*, Gallimard, « Blanche », 2019.
Nicolas Gogol, *Deux nouvelles de Pétersbourg*, Henri Mongault et Gustave Aucouturier (trad.), Folio, « Folio 2€ », 2020.
Adam Gopnik, *Hiver : cinq fenêtres sur une saison*, Lori Saint-Martin et Paul Gagné (trad.), Lux, 2019.
Camilla Grebe, *Un Cri sous la glace*, Anna Postel (trad.), Le Livre de poche, « Thrillers », 2018.
Johann Guillaud-Bachet, *La Soif des bêtes*, Calmann-Lévy, « Littérature », 2020.
Jane Harper, *Sauvage*, David Fauquemberg (trad.), Le Livre de poche, « Thrillers », 2019.
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*, François Happe (trad.), Gallmeister, « Totem », 2019.
Jorn Lier Horst, *Fermé pour l'hiver*, Céline Romand-Monnier (trad.), Folio, « Folio policier », 2018.
Aurélié Jeannin, *Préférer l'hiver*, HarperCollins, 2020.
Pam Jenoff, *La Parade des enfants perdus*, Brigitte Hebert (trad.), Michel Lafon, 2019.
Philip Kerr, *Bleu de prusse. Une aventure de Bernie Gunther*, Jean Esch (trad.), Points, « Points policiers », 2019.
Danya Kukafka, *Dans la neige*, Claude et Jean Demanueli (trad.), Sonatine, 2019.
Lori Lansens, *Les Egarés*, Lori Saint-Martin et Paul Gagné (trad.), 10/18, « Littérature étrangère », 2019.
Juliana Léveillé-Trudel, *Nirliit*, Folio, 2020.
Philip Lewis, *Les Jours de silence*, Anne-Laure Tissut (trad.), 10/18, 2019.
Jack London, *L'Appel de la forêt*, Pierre Coustillas (trad.), Lgf, « Le Livre de poche – les Classiques de poche », 1986.
Ian Manooch, *Askja*, Albin Michel, « Thril.Pol. », 2019.
Seichô Matsumoto, *Le Point zéro*, Dominique et Frank Sylvain (trad.), Atelier Akatombo, 2019.
Ian McGuire, *Dans les eaux du Grand Nord*, Laurent Bury (trad.), 10/18, 2019.
James A. McLaughlin, *Dans la gueule de l'ours*, Brice Mattheussent (trad.), Rue de l'échiquier, 2020.
Hubert Mingarelli, *La Dernière neige*, « Points », 2002.
Hubert Mingarelli, *Quatre soldats*, Points, 2004.
Hubert Mingarelli, *Un repas en hiver*, J'ai Lu, « Littérature générale », 2014.
Erik Orsenna, *Briser en nous la mer gelée*, Gallimard, « Blanche », 2020.
Vincent Ortis, *Pour seul refuge*, Robert Laffont, « La bête noire », 2019.
Catherine Poulain, *Le Grand marin*, Points, 2020.
Victor Remizov, *Devouchki*, Jean-Baptiste Godon (trad.), 10/18, 2020.
Noëlle Renaude, *Les Abattus*, Payot & Rivages, « Rivages Noir » 2020.
James Rollins, *La 6^e extinction. Une aventure de la Sigma Force*, Pocket, « Thriller », 2019.
Ricardo Romero, *Je suis l'hiver*, Maïra Muchnik (trad.), Asphalte, « Fictions », 2020.
Gilles Sebhan, *Cirque mort*, Rouergue, 2018.
Alvydas Slepikas, *À l'ombre des loups*, Marija-Elena Baceviciute (trad.), Flammarion, 2020.
Anne-Sophie Subilia, *Neiges intérieures*, Zoé, 2020.
Niko Tackian, *Avalanche Hôtel*, Calmann-Lévy, « Suspense crime », 2019.
Sylvain Tesson, *La Panthère des neiges*, Gallimard, « Blanche », 2019.
Angela Thirkell, *Bienvenue à High Rising*, Elisabeth Luc (trad.), 10/18, 2019.

Olga Tokarczuk, *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, Christophe Glogowski (trad.), Robert Laffont, « Pavillons Poche », 2019.
David Vann, *Désolations*, Laura Derajinski (trad.), Gallmeister, « Totem », 2017.
Tanguy Viel, *Icebergs*, Minuit, « Essais », 2019.
Benoît Vitkine, *Donbass*, Les arènes, 2020.
Elisa Vix, *Ubac*, Rouergue, « Noir », 2016.
John Williams, *Butcher's Crossing*, Jessica Shapiro (trad.), 10/18, 2018.

Nos librairies sont-elles le théâtre d'un *call of the winter* ? Qu'il s'agisse de la neige, de la glace, du gel, des traces laissées ou permises, l'hiver et le froid sont mis en avant (ici littéralement : face couverture) par l'image et/ou par le texte. En certains cas l'hiver et le froid n'ont guère d'implication temporelle ni climatique, le mot faisant seulement métaphore facile (d'un déclin, d'une chute, d'une fin). Notons par ailleurs que certains textes se sont vus réédités au profit de l'hiver : la précédente édition du *Indian Creek* de Pete Fromm ne portait pas l'hiver en couverture. Notons, également, que certains genres se prêtent plus que d'autres à l'hiver : la *nature writing*, bien sûr, qui enregistre une expérience de l'hiver que nous avons parfois tendance à penser en voie de disparition. Mais c'est le polar qui, en particulier, affiche volontiers les privilèges de l'hiver lorsqu'il s'agit de produire suspense et frissons. Plus généralement – et cela était bien sûr attendu –, l'hiver se prête aux huis-clos, aux enfermements qui fournissent volontiers des ingrédients aux tensions du polar et du thriller, mais également à celles de l'introspection et de la promiscuité : les maisons, cabanes, manoirs isolés ne sont pas rares en couverture, comme ne le sont pas les arbres dépenaillés ou les pas dans la neige. Et si la neige s'impose dans le genre « noir » comme elle s'impose plus généralement au désir de faire vérité ou révélation (la *nature writing* n'est là pas en reste), c'est peut-être qu'elle est aussi, et surtout, question de lumière : « En hiver, même s'il fait froid, on est virtuellement environné d'une puissance énergétique considérable, celle du soleil⁷. »

Ajoutons à ces succès la présence d'une anthropologie des hivernaux vivant, selon la formule de Louis-Edmond Hamelin rappelée par Daniel Chartier, une « nordicité saisonnière⁸ ». Et Hamelin d'ajouter : « Ce n'est pas une fantaisie, l'hiver : c'est une réalité, un objet, qui est là de façon récurrente chaque année⁹. » Une réalité que les objets-livres rappellent eux aussi (et accordons que la liste ci-dessus bénéficie d'une observation elle-même menée en hiver – pluvieux), témoignant dans leur prise en charge des signes et des sentiments de l'hiver qu'il y a bien, ainsi que le propose Hamelin, un « hiver physique » et une « hivernie mentale [...] qui permet de saisir la conscience de l'hiver¹⁰ ». Ainsi, si « les quatre cents mots qui existent aujourd'hui pour parler de la nordicité sont importants ; ils permettent l'évaluation des faits¹¹ », le vocabulaire (textuel et visuel) de nos livres lui-même contribue à l'évaluation des faits et des effets (affectifs, intellectuels, physiques) qui alimentent notre hivernie mentale.

Et puisqu'il convient de se montrer aussi exhaustif que possible dans l'observation, même rapide, d'un phénomène, la liste précédente mérite d'être complétée des ouvrages qui, toujours présentés face couverture, portent l'hiver à l'étage des livres pour la jeunesse :

Marie Aubinais, Laura Bour, Danièle Bour, *Petit ours brun découvre le ski*, Bayard Jeunesse, 2016.
Alex Bell, Tomislav Tomic, *Le Club de l'ours polaire. Tome 1 : Stella et les mondes gelés*, Faustina Fiore (trad.), Gallimard Jeunesse, 2018.
Fabienne Blanchut, Camille Dubois, *Les Coquinettes en classe de neige*, Deux Coqs d'or, 2014.
Magali Bonniol, *Aldo et la neige*, L'Ecole des loisirs, 2012.
Silvia Borando, Valérie Rouzeau, *Oh ! Regarde*, Didier Jeunesse, 2020.
Vincent Bourgeau, Cédric Ramadier, *Oh ! Il neige...*, L'Ecole des loisirs, « Loulou et compagnie », 2019.
Alain Broutin, Frédéric Stehr, *Calinours se réveille*, L'Ecole des loisirs, 1991.
Agnès Cathala, Tristan Mory, *Roule, roule, bûchette !*, Milan, 2019.
Delphine Chedru, *Nuit polaire*, Sarbacane, 2019.

Janik Coat, *Baisers polaires*, Albin Michel, 2020.
 Collectif, *Petites histoires du père Castor d'hiver*, Père Castor, 2018.
 Benji Davies, *L'enfant la baleine et l'hiver*, Milan, 2020.
 Thimothée de Fombelle, *Céleste, ma planète*, Gallimard Jeunesse, 2009.
 Thimothée de Fombelle, Thomas Campi, *Quelqu'un m'attend derrière la neige*, Gallimard Jeunesse, 2019.
 Guy de Maupassant, Charlotte Moundlic, *Le Papa de Simon*, François Roca (ill.), Milan, 2020.
 Florence Desnouveau, Cécile Hudrisier, *La Moufle*, Didier Jeunesse, 2009.
 Dominique Ehrhard, Anne-Florence Lemasson, *La Noisette*, Des Grandes Personnes, 2017.
 Elmodie, *Icebergs*, Saltimbanque, 2019.
 Astrid Fross, *Les Princesses de glace. Tome 1 : Le Secret du faucon d'argent*, Virginie Cantin (trad.), Pocket Jeunesse, 2019.
 Tom Frost, Martin Jenkins, *Animaux en danger*, Laurence Seguin (trad.), Kimane, 2019.
 Daniel Frost, *La Mystérieuse baleine*, Rosalind Elland-Goldsmith (trad.), L'École des loisirs, 2020.
 Hye-Jin Go, *Il neige !*, Yeong-Hee Lim (trad.), Picquier, 2018.
 David Howcock, *Montagne. La Nature en pop-up*, Cécile Breffort (trad.), Nuinui, 2020.
 Jory John, Lane Smith, *Banquise Blues*, Emmanuel Gros (trad.), Gallimard Jeunesse, 2019.
 Sandra Laboucarie, Stéphanie Dallé-Asté, *Le Livre animé des animaux du froid*, Tourbillon, 2020.
 Rose Lagercrantz, Eva Eriksson, *Mon plus beau cadeau*, L'École des loisirs, « Mouche », 2020.
 Li Lamarre, Odile Santi, *Neigeline*, Courtes et longues, 2018.
 Jack London, *L'Appel de la forêt*, Frédéric Klein (trad.), Gallimard Jeunesse, 2011.
 Jack London, *Croc-Blanc*, Philippe Sabathe (trad.), Gallimard Jeunesse, 2013.
 Jack London, *L'Homme et le loup et autres nouvelles*, Michel Laporte (trad.), Hachette Jeunesse, 2014.
 Agnès Mathieu-Daudé, Marc Boutavant, *L'École des souris. Première neige*, L'École des loisirs, 2020.
 Sam McBratney, Anita Jeram, *Devine combien je t'aime en hiver*, Claude Lager (trad.), L'École des loisirs, « Pastel », 2007.
 Michael Morpurgo, *Le Bonhomme de neige*, Robin Shaw (ill.), Diane Ménard (trad.), Gallimard Jeunesse, 2019.
 Carl Norac, Gerda Dendooven, *Vent d'hiver*, La Joie de lire, 2020.
 Pittau & Gervais, *Une année avec l'ours José*, Des Grandes Personnes, 2018.
 Catherine Rundell, *Cœur de loup*, Gelrev Ongbico (ill.), Emmanuelle Ghez (trad.), Gallimard Jeunesse, 2019.
 Anne Schmauch, *Perséphone au téléphone*, Joelle Dreidemy (ill.), Sarbacane, « Pepix », 2019.
 Elena Selena, *Neige*, Gallimard Jeunesse, 2019.
 Rosemary Shojaie, *Tout seul ?*, Michèle Moreau (trad.), Didier Jeunesse, 2020.
 Caroline Solé, Gaya Wisniewski, *Akita et les grizzlis*, L'École des loisirs, « Mouche », 2019.
 Mr Tan, Aurore Damant, *Bienvenue à Filouville. Tome 3 : Un printemps en hiver*, Bayard Jeunesse, 2019.
 Edward van de Vendel, *La disparition de Sam*, Philip Hopman (ill.), Maurice Lomré (trad.), L'École des loisirs, 2020.
 Séverine Vidal, Louis Thomas, *Le Manteau*, Gallimard Jeunesse, 2020.
 Voutch, *Bientôt l'hiver*, Le Genévrier, 2016.
 David Walliams, *Le Monstre des glaces*, Tony Ross (ill.), Mickey Gaboriaud (trad.), Albin Michel, 2019.

L'hiver s'apparente, ici encore, à un produit d'appel, et l'on pourrait certes subordonner cet usage hivernal aux conditions de l'édition pour la jeunesse qui, « par son importance même, rappelle que le livre est un produit, qu'il n'est pas réductible à la "littérature", et qu'il ne se résume pas au concept souvent infondé de "bons livres", auquel l'appellation trompeuse de "littérature de jeunesse" tend parfois à le limiter¹² ». L'édition pour la jeunesse est-elle le lieu privilégié d'une mise en produit de l'hiver, plus sensible qu'une autre aux « marronniers de la saisonnalité¹³ » ? On peut certes imaginer que *Les Coquinettes en classe de neige* ou *Petit ours brun découvre le ski* ne seront pas en rayon mi-août, et il convient de préciser que plusieurs textes circonstanciels étaient réunis sur un îlot manifestement consacré à l'hiver. Peut-être cela ne suffit-il pas cependant à justifier la longueur de la liste, d'autant que cette saisonnalité s'exprime aussi dans l'édition générale : s'il y a saisonnalité, elle n'est pas strictement saisonnière.

La production pour la jeunesse rendue visible lors de cette observation rend du moins compte d'une moralisation climatique plus explicite dans ce champ éditorial spécifique. Le numéro

172 (décembre 2019) de la revue *Lecture Jeune* posait très directement la question : « Peut-on prescrire l'indignation écologique ? » Les questionnements de cette littérature « éco-éthique » semblent à Nathalie Prince « inverser en profondeur la finalité de la littérature de jeunesse. Il ne s'agirait pas tant de considérer en l'enfant le futur adulte, mais plutôt de profiter de l'enfant pour changer les adultes¹⁴ ». Les enfants doivent-ils aimer le froid et l'hiver pour les adultes ? L'agent de cette éducation à la compassion hivernante est ici tout trouvé : celle-ci s'affiche et s'active, notamment dans le cas des albums, dans la monstration d'animaux en danger, dont l'ours blanc demeure un symbole efficace (il pose en couverture de *Animaux en danger*, 2019). Au-delà de cette moralisation, l'animal demeure un agent efficace du dialogue avec la jeunesse : c'est le loup qui, pour la saison hivernale (les loups de Jack London en particulier), l'emporte, suivi d'animaux polaires (les pingouins de *Banquise Blues*, par exemple), puis de ceux qui trouvent dans l'hiver l'occasion de nouvelles amitiés (le très classique *La Moufle*, ou encore le plus récent *Tout seul ?*). Enfin, si le polar noircit le tableau hivernal de l'édition généraliste, l'hiver en jeunesse semble globalement plus heureux, propice notamment aux activités ludiques (*L'Ecole des souris. Première neige*) et aux amusements de la « glissité », selon le terme forgé par Hamelin, ou aux plaisirs de la simple observation (*Oh ! regarde*), et bien sûr à quelques aventures réalistes (*La Disparition de Sam*) ou plus fantastiques (*Le Monstre des glaces*).

Car s'il y a désormais, grâce à Hamelin et ses continuateurs, un vocabulaire des matérialités et du vécu d'hiver et un vocabulaire de la nordicité, peut-être peut-on se proposer d'y contribuer à partir de l'étude de nos fictions hivernales qui parlent elles aussi l'hivernité, et contribuent à nous le faire comprendre – et peut-être aimer. Un travail d'invention, donc, auquel invite le spectacle de nos livres hivernisés, entre autres.

C'est que « au cours des deux cents dernières années, nous sommes passés d'un hiver auquel il s'agissait d'abord et avant tout de survivre à un hiver à interroger, d'un objet de terreur à un objet de réflexion », produisant de « nouvelles cartographies affectives de l'hiver¹⁵ ». De fait, l'hiver semble posséder un statut privilégié dans notre imaginaire saisonnier, et l'on n'hésite plus à s'en revendiquer (« Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », chantait Gilles Vigneault dans les années 1960), alors que le mot hiver lui-même n'en finit plus, nous l'avons éprouvé, de nourrir les titres de notre littérature, révélant notre besoin d'écrire l'hiver, de le dire et de contrecarrer par la profusion du verbe cette saison de soi-disant disette.

L'hiver se fait donc poétisation de l'écriture (*À la lumière d'hiver* de Jacottet en 1977, *Le Livre de la neige* de François Jacqmin en 1993, certains poèmes restés célèbres de Emile Nelligan, et peut-être n'est-il pas anodin que l'hiver traverse les romans de la poétesse Laura Kasischke), de même qu'il engage une poétisation de la lecture : moment du repli et de la concentration, l'hiver nous fait ouvrir des livres au coin du feu. Richard Galliano-Valdiserra reprend à ce titre une distinction appuyée par Francesco Arru entre paysage hivernal et paysage hiémal : « [...] *hivernal* signifie davantage un état actif, une action sur l'hiver, alors qu'*hiémal*, d'usage plus littéraire, signifierait davantage un état passif et méditatif, et s'appliquerait aux choses résultant de l'hiver¹⁶. » Et, citant Arru : « L'utilisation de "hiémal", et plus généralement celle de "paysage hiémal", donne davantage d'espace à l'expression de la subjectivité de l'écrivain¹⁷. » Alors : moment de pause imposé par l'action de l'hiver ou élan d'imagination auquel l'hiver donne prise ?

Dans son histoire culturelle de l'hiver, Adam Gopnik suggère que « pour Friedrich, l'hiver est le lieu où débute la révolte contre la raison¹⁸ ». Martin de la Soudière affirme quant à lui qu'au-dessous de zéro, tout change¹⁹. Ce postulat nous permet d'interroger l'éventualité d'un degré zéro climatique de l'écriture, pour reprendre la formule barthésienne, ou, plutôt, celle d'un degré sub-zéro de la fiction. Si au-dessous de zéro, tout change et peut-être se révolte, imagine-t-on autrement en hiver, ou par l'hiver ?

Débarassé de ses terreurs, l'hiver devient avant tout un réservoir d'images heureuses et d'enfantillages : émerveillement devant la première neige dans *To kill a mockingbird* de Harper Lee, découverte des acrobaties sur glace pour le jeune Bambi de Disney, fabrication d'un bonhomme de neige qui, bientôt, prend vie dans *Frozen* (2013). Mathias Lavin s'interroge même sur la première neige cinématographique, remontant alors à Louis Lumière qui, en 1896, filme précisément...une bataille de boules de neige, pour des adultes que l'hiver autorise à retomber en enfance. Dans son histoire de l'hiver, François Walter²⁰ revient lui aussi sur la disparition ou l'effacement de certaines craintes liées au réel hivernal, tandis que d'autres propriétés se sont vues magnifiées : l'écriture du paysage, bien sûr, mais également la culture ludique qui s'exprime dans le tourisme des sports d'hiver. Bien souvent, le jeu l'emporte sur l'hiver alors même que l'hiver est la condition du jeu mais qu'il n'en devient que le décor spectaculaire. Ainsi Christian Chelebourg relève-t-il dans sa lecture du Disneyverse qu'« une simple écharpe habille Mickey, qui se contente pour le reste de son habituel short rouge. Tout se passe comme si la neige de Noël n'était pas froide²¹ ».

L'hiver n'est-il froid que lorsqu'on veut qu'il le soit ? Il inhibe dans un premier temps Elsa dans le *Frozen* de Disney, mais devient source expressive lorsqu'elle se met à assumer son hiver dont elle traverse à pied et sans grelotter les paysages : l'entêtant *let it go* pourrait aussi bien être un *let it snow*, le chant s'accompagnant d'une libération de ses pouvoirs et d'un appel tempétueux qui n'est pas sans rappeler les orages de René. L'hiver ouvre ici à la vie, comme il ouvre à la vie, au langage et aux sens le jeune adolescent Jonas qui, dans *The Giver* de Lois Lowry, est appelé le jour de ses douze ans à devenir gardien de la mémoire dans un monde dépeuplé de souvenirs, de sentiments, de sensations, et même de couleurs. Peut-être n'est-il pas anodin que le premier souvenir auquel son apprentissage des émotions le confronte soit un souvenir hivernal, de froid et de flocons, et de luge glissant sur la neige :

C'était très surprenant ; mais il n'avait plus peur du tout. Il était plein d'énergie et il inspira de nouveau, sentant l'air glacial pénétrer dans ses poumons. Maintenant, il sentait également l'air froid tourner tout autour de lui. Il le sentit souffler sur ses mains, qui reposaient le long de son corps, et sur son dos.

[...]

Soudain, il prit conscience d'une sensation entièrement neuve : des piqûres d'aiguilles ? Non, car c'était doux et ça ne faisait pas mal. Son corps et son visage étaient assaillis par ces sensations qui faisaient penser à de petites plumes froides. Il tira de nouveau la langue et attrapa un de ces bouts de froid. Il disparut instantanément, mais il en attrapa un autre, puis un autre. La sensation le fit sourire.

[...] Le sol était recouvert d'une épaisse fourrure de neige mais Jonas était légèrement surélevé, assis sur un objet dur et plat.

Une luge, comprit-il soudain. Et la luge semblait être en équilibre au sommet d'un grand monticule qui s'élevait à partir du sol même où il se trouvait. Et alors qu'il pensait « monticule », sa nouvelle conscience lui dicta « montagne ».

Puis la luge et Jonas se mirent à avancer à travers la neige et il comprit instantanément qu'il allait se mettre à dévaler la pente. Aucune voix ne le lui expliqua. L'expérience s'expliqua d'elle-même.

Son visage se mit à fendre l'air glacial et il entama la descente à travers cette substance appelée neige sur l'engin appelé luge, lequel le propulsait sur ce qu'il savait maintenant sans hésitation être des patins.

Saisissant tout cela tandis qu'il dévalait la pente, il était libre d'apprécier le sentiment de jubilation qui l'envahissait jusqu'à lui couper le souffle : la vitesse, l'air vif et pur, le silence total, la sensation d'équilibre, d'exaltation et de paix²².

Eveil de l'instinct comme, paradoxalement, d'une forme de conscience, l'hiver est ici la première expérience que fait Jonas d'une nouvelle présence au monde et, comme le « style » auquel s'intéresse Marielle Macé, « suppose que l'on s'intéresse à des qualités sensibles²³ », permettant au personnage d'« ouvrir l'infinie variation du "comment" : comment faire, comment être, comment vivre ensemble, comme quoi, selon quels engagements de formes²⁴ ? » Avec l'hiver, c'est bel et bien une « façon » qui s'offre à Jonas, ouvrant à son regard et à son intelligence l'étendue d'un monde plus vaste que le sien – dont il cherchera à franchir les frontières.

Ici la vitesse de la descente en luge, tout comme la fonte immédiate du flocon sur la langue, dit aussi le plaisir trouvé dans le caractère éphémère des joies hivernales : c'est que « les soleils d'hiver sont délicieux parce qu'ils sont fragiles et ne peuvent être goûtés que fugitivement²⁵ », suggère Gil Delannoi. Car si pour certains « c'est toujours l'hiver²⁶ » et que cela sonne comme une punition, refermant la saison sur elle-même ou la prenant à son propre gel, cela n'empêche pas l'hiver d'être aussi une « surface instable » : « La neige joue un double rôle dont les composantes s'opposent : d'un côté, elle donne à toute surface une impression de platitude ; de l'autre, en ne laissant rien deviner de ce qu'elle recouvre, elle introduit une part de mystère quant à l'origine de ce qui la maintient²⁷. » De fait, nos enfantillages hivernaux peuvent être des enfantillages d'enfants terribles : souvenons-nous que la boule de neige envoyée par Dargelos à Paul, dans le roman de Cocteau, dissimule une pierre qui laisse l'enfant brièvement inconscient. Certes, « quand elle n'est pas souillée, [la neige] s'étend uniformément sur les champs en prenant un aspect monochrome. Aucune autre couleur n'est aussi unie dans la nature : ni le monde végétal, ni la mer, ni le ciel, ni les pierres, ni la terre... Seule la neige suggère la pureté, et, par extension, l'innocence et la virginité, la sérénité et la paix²⁸ », cependant « le blanc n'est donc pas si innocent que cela²⁹ ».

En effet, tout n'est pas tout rose dans le blanc de l'hiver, propice notamment à la mise en scène de la mort et à l'esthétisation des contrastes : celui du sang sur la neige, en particulier, dont se sert abondamment le roman policier, ou qui, versé de l'oie à laquelle il vient de trancher la tête, tient Langlois en fascination avant de le voir prendre « les dimensions de l'univers » (Jean Giono, *Un roi sans divertissement*, 1947).

Il y a donc de la violence dans l'hiver et même dans la magie de l'hiver – la sorcière de Narnia en témoigne, elle qui recouvre ce monde d'un tapis de neige par magie noire, reprenant à son compte le mot de Hugo : « La haine, c'est l'hiver au cœur » (Victor Hugo, *Les Contemplations*, « Il fait froid », 1856) –, et le repli qu'il peut supposer n'est pas nécessairement celui du confort mais, bien souvent, celui du drame dont il devient le décor privilégié : drame personnel d'un retranchement subi (après tout, il appartient à la solitude de « nous faire l'hiver en plein cœur de l'été », chante Barbara), drame du couple amoureux (David Vann, *Caribou Island*, 2011) ou filial (David Vann encore, *Sukkwan Island*, 2008), ou encore drame collectif (les apocalypses de glace qui retranchent des populations entières comme dans *Le Transperceneige* de Jacques Lob et Jean-Marc Rochette ou dans *Ciel. 1.0 : L'hiver des machines* de Johan Hélot où l'hiver est adjuvant d'une intelligence artificielle contre des humains repliés et désarmés).

À ce titre, l'hiver semble parfois rétrécir le monde au profit d'une esthétique de l'empêchement, voire d'un motif carcéral. La tempête de neige ferme les routes en hiver, et soudain bat en brèche notre idéal d'accessibilité et de communication. C'est d'ailleurs un accident de voiture en plein hiver qui mettra l'écrivain Paul Sheldon à la merci de la plus qu'effrayante Annie Wilkes dans le *Misery* (1987) de Stephen King. Un accident encore qui immobilise le personnage de Christian Guay-Poliquin dans *Le Poids de la neige* (2016), la neige allant jusqu'à priver peu à peu du spectacle même de l'hiver : « Mais la neige est invincible. Bientôt, elle atteindra le bas de ma fenêtre. Puis le haut. Et je ne verrai plus rien. C'est l'hiver. Les journées sont brèves et glaciales. La neige montre les dents. Les grands espaces se recroquevillent³⁰. »

Il y a donc des combats pour et contre l'hiver.

Au Québec, la pensée « nordiste » de Louis-Edmond Hamelin a été et demeure un lent, mais persistant combat pour faire admettre les notions d'interculturel, d'autochtonisme et de territorialité, pour atteindre une plénitude politique qui inclut tant le milieu, le territoire, le bien public, la richesse, que les rapports de bonheur et d'harmonie entre les individus³¹.

Un combat mené pour la reconnaissance de l'hiver comme phénomène à la fois naturel et humain. Un combat contre l'hiver, d'autre part, sans cesse renouvelé en fiction comme pour attester de notre besoin de force vive, de mise à mal, d'épreuves à surmonter, ainsi que le souligne Daniel Chartier : « [...] passer l'hiver : une surprenante fierté, – celle de résister – qui marque et définit profondément l'identité³². »

Et s'il est élevé au rang de personnage dans l'œuvre de Jack London, c'est peut-être justement que l'hiver parle de l'homme (et à l'homme) en l'inscrivant dans une logique de lutte, lui offre l'occasion d'un héroïsme que la perte de l'hiver rendrait obsolète ; comme si dans tout London résonnait ce vers célèbre de Byron : « One struggle more, and I am free. » C'est la neige qui mène Buck sur la voie d'une décivilisation salutaire : « Les murs de neige le coïnciaient de chaque côté, et une intense vague de peur le submergea – la peur du piège qu'éprouve toute créature sauvage. C'était le signe qu'il retrouvait, au-delà de sa propre vie, les vies de ses ancêtres ; car il était un chien civilisé, trop civilisé³³ [...] » L'hiver londonien, comme d'autres à sa suite (celui de George R. R. Martin dont témoignent les hommes de Winterfell et les sauvageons d'au-delà du mur tout comme les marcheurs blancs), est un ensauvagement, une aventure dans l'espace (froid mordant ou froid de loup dans *White Fang* tout comme dans *Call of the Wild*), mais aussi dans le temps, comme en témoigne le songe de Buck au quatrième chapitre de *Call of the Wild* (« Parfois, alors qu'il restait là accroupi, à cligner rêveusement des yeux face aux flammes, il lui semblait que ces flammes appartenaient à un autre feu, et qu'accroupi près de cet autre feu il voyait devant lui un autre homme, différent du cuisinier métis³⁴ »).

Territoire privilégié du wild (il n'est pas anodin que Roderick Nash fasse de l'Alaska l'espace étatsunien où s'exprime le mieux la wilderness³⁵), l'hiver pousserait à une confrontation que nous appelons, en fiction du moins, de nos vœux, comme pour s'apprêter, à l'heure des bouleversements climatiques, à remettre en jeu notre titre, notre position, notre capacité à, toujours, construire des feux. Et, parfois aussi, à nous agiter absurdement, l'hiver renouvelant l'image rabelaisienne de Diogène roulant son tonneau lors du siège de Corinthe (*Le Tiers livre*, 1546). Comme le rappelle Gopnik, « quand il fait froid, nous avons froid, certes, mais, en plus, nous devenons théâtraux³⁶ ».

C'est bien là que réside notre propos : comprendre quel besoin d'hiver notre contemporanéité met au jour, quand l'actualité nous promet réchauffement climatique et montée des eaux, et que nos transports et communications ont repoussé toutes les frontières du wild, ou peu s'en faut. À ce titre, notre recours au froid, par le givre et la neige, viendrait imposer un imaginaire du solidifié éphémère, même si instable, à ce que Zygmunt Bauman appelle notre « monde liquide » : un monde des flux que l'hiver, à notre faveur et appelé de nos vœux (*Winter is coming* résonne aussi comme une supplique), aurait le pouvoir de repousser ou de freiner – ne serait-ce que le temps d'une saison de gel.

Car si l'hiver accapare nos imaginaires enfantins, nos lectures saisonnières, s'il nous introduit dans des univers inquiétants, joyeux, ludiques ou écologiques, il comporte également sa charge politique. La devise dorénavant célèbre de la famille Stark dans *Games of Thrones* indique que l'hiver ne finit pas d'arriver, qu'il est toujours sur le point d'arriver. L'humanité, avant d'être jetée dans un espace, le serait dans une nouvelle temporalité, dans une imminence interminable, un temps infiniment suspendu où les jeux, les enjeux s'étirent indéfiniment. La métaphore est nouvelle : on préférerait autrefois expliquer le moteur de l'histoire en faisant fond sur des images fluviales, aquatiques (la démocratie tocquevillienne, la vague), ou des intonations sonores (des lendemains qui chantent, des hymnes nationaux et partisans, le souffle de la tempête, un brouhaha), mais dorénavant l'enjeu est climatique, ce climat que par définition l'on ne maîtrise pas même si on le dérègle.

D'un côté, comme l'indique Harmut Rosa³⁷, existerait la sensation d'une accélération de l'Histoire, avec ses actualités se chassant les unes après les autres ; de l'autre côté on serait

confrontés à une extension temporelle pleine de signes inconnus à décrypter. On se souvient du jeune Walter Benjamin³⁸ qui avant que de savoir lire, avant même qu'on lui ait raconté des histoires, recevait en silence, à travers les vitres de sa fenêtre, des histoires provenant de la tempête de neige. L'hiver serait la seule saison dont la teneur annonciatrice de messages exigerait une tâche nouvelle : sa recomposition dans une autre tempête des lettres ou des images.

La saison hivernale serait, supplantant ainsi le printemps entendu comme *Ver sacrum*, ce qui apporterait quelque chose de nouveau, d'inédit, de trop dense pour être immédiatement reconnaissable. On pressent d'un savoir flou et, simultanément on ignore ce que l'hiver apporte en lui et avec lui. La formule atteste de ce futur incertain dans lequel sont plongés nos sociétés dont l'aspect climatique convoque toute l'impuissance et l'expectative bavarde.

L'hiver demande à être déchiffré car, s'il signale bien un temps d'incertitude et de flou, reste que les traces laissées par les uns et les autres sont bien là et hélas ne tiennent pas longtemps. Cette précarité avérée inaugure paradoxalement un temps d'urgence. Car il faut se dépêcher de suivre la piste sinon la proie s'échappe, il faut construire un abri ou atteindre le prochain village, il faut comme les soldats dans la neige de Mario Rigoni Stern³⁹ effacer ses propres traces (repérer vite celle des autres) ou se déplacer dans la nuit comme des renards lorsqu'il commence à neiger. Des stratégies et des tactiques prennent lieu dans cet hiver, requérant de nouvelles armes, de nouvelles astuces adaptées à l'environnement et aux acteurs en présence.

C'est que l'hiver assure la victoire des uns et la défaite des autres : il n'est donc pas que le cadre d'une expérience intime ou de résonances enfantine, ludique ou esthétique d'attente (y-aura-t-il de la neige à Noël ?) ou de plaisir partagé (les compétitions de ski, les cris et pas joyeux des quatre filles du Docteur March). Elle est le décor d'une lutte des forces de vie en présence, le lieu où se déroule la lutte des classes lorsque certains sont piégés dans la machine (*Snowpiercer*), figés dans un hiver éternel (métaphore de la société bloquée et moisie du royaume à délivrer), appelés à dormir peu et à résister aux nouveaux rythmes de la lumière et de l'ombre. On y voit la jeunesse y rejouer les vieux conflits œdipiens contre des pères castrateurs et des mères dévoratrices. Cette saison et ses espaces concernés (Alaska, Sibérie, Finlande, Groenland...) deviennent le champ de batailles où s'affrontent des exploitants (forestiers, pétrolifères, aurifères...) contre des exploités en nombre (autochtones, indiens, animaux, esprits), des bourreaux et des prisonniers (des campagnes de Russie de Napoléon aux armées nazies, des tortionnaires de la Kolyma aux camps de rétention actuels). On doit à Dickens et à tous ceux qui lui ont emboîté le pas (Frank Capra et son film *La vie est belle...*), d'avoir fait de la période de Noël le cœur de la lutte pour la survie, de l'évitement suicidaire et du désir de faire triompher l'innocence bonne devant la cupidité possédante.

L'hiver sait pourtant dissimuler ses affreuses créatures, des monstres enfouis de *Pacific Rim* aux Marcheurs blancs tapis derrière le mur de la vie civilisée, il parvient toujours à distiller un battement intérieur de dépression et de mélancolie. Ce peut être des personnages du souvenir, ceux qu'Orson Welles saisit au commencement et à la fin de *Citizen Kane* dans une boule qui le contient : l'hiver peut s'avérer un paradis perdu, un temps de simplicité, de bonheur familial que chassent les forces du capital.

Il est possible que l'hiver fasse davantage accepter la mort plutôt que la vie : on y assiste à la disparition, certes temporaire, d'une partie de la nature, des feuillus, des oiseaux migrateurs (que semble seul remplacer le corbeau noir, mauvais augure par ses coassements délateurs), de la nourriture, renvoyant certains à leur hibernation ou à leur hivernage. L'Hiver avec une majuscule devient alors l'Adversaire. De saison masculine, elle peut se transformer en une entité féminine et conduire les études de genre à dénoncer cette subversion sexuelle : elle est la Reine des neiges, la Sorcière blanche, la Fée des glaces, la Glaciation, la Grippe... qui détruisent les vies, figent des territoires, elles deviennent les métaphores de la catastrophe.

Cette figure encore toute fictionnelle a son pendant réel dans la désignation au lendemain de la Seconde Guerre mondiale d'un éventuel hiver nucléaire. Günther Anders, dont la précocité à penser l'événement reste remarquable, au cours d'un voyage en avion qui le relie d'Amérique à Hiroshima⁴⁰ survole le pôle arctique et remarque qu'à cette hauteur, on perd tout scrupule. La vue d'en haut réalise la vision des possibles anéantisements. Avec l'aide de la technique, la terre devient lune, le paysage perd sa validité, il ne reste que l'idée d'une terre sans les hommes. Face à cette étendue glaciale, Anders ne voit pas le monde d'hier, ni un monde présent mais celui de demain, le monde évidé qu'il pourrait devenir d'un instant à l'autre en cas de guerre ou d'incident nucléaire faisant de l'humanité un incident ontologique.

Anders qui se plaignait de la faiblesse de nos imaginations, celles-ci n'étant pas à la hauteur de nos propres productions, nous invite à nous interroger sur notre imaginaire hivernal : à quoi travaille-t-il, en quoi peut-il être utile aujourd'hui et demain ?

Précisément un imaginaire sert à ne pas subir le décalage existant entre ce que nous produisons en termes techniques, technologiques, civilisationnels et leurs conséquences très prévisibles. Même si l'imagination seule est insuffisante, même si elle peut sombrer dans les mythologies de la fin du monde, dans la raison apocalyptique avec son lot d'angoisse et de politiques rationalisatrices, elle donne à voir, et rend sensible à ce qui pointe son nez. Il ne s'agit pas d'alimenter la machine à discours, celle qui se situe à un niveau aérien, celle de ceux qui se voient le droit de reconnaître la fin du monde, qui s'emparent ainsi du temps, qui nomment le temps et décident de son essence, qui soumettent le temps à un acte de langage. L'imaginaire hivernal recherche une matérialité, veut offrir une vision réelle du danger et tente de faire comprendre. Il nous oblige à croire que l'humanité évolue dans un délai, non suivi par un printemps devenu hypothétique.

L'imagination hivernale cherche à faire peur, mais également à préparer, à affronter les problèmes, à empêcher une rupture entre le monde tel qu'il est, qu'il vient ou advient, et les volontés, les rêves ou les souhaits de bonheur. C'est pourquoi il s'agit d'approcher les emblèmes et les couleurs de cet imaginaire, du blanc le plus pur, légitimiste, immaculé, aristocratique, que l'histoire a rendu pacifique, celui de l'Arctique inviolé. Il faut l'opposer esthétiquement et symboliquement à la neige souillée, grisâtre qui cherche ses formes dans les villes et les banlieues, dans les stations de forage et d'exploitation des richesses souterraines. Il en va aussi de la glace qui gèle et noircit les déchirures amoureuses, des signes d'une météo intérieure dérégulée (*les Glaciers grondants* de David Lescot) jusqu'à la masse de noir qui tâtonne et cherche à percer la croûte ici ou là. Ce que voit bien Guillevic dans son recueil consacré à l'Hiver⁴¹ :

Il y a toujours
Noël qui arrive.

Il y a toujours dans le plus noir des noirs
De la lumière à supposer,

À voir déjà monter,
Même en dehors de soi,
Surtout lorsque la nuit où l'on patauge
Est la plus longue.

L'hiver fait bien signe vers une créativité, vers une inventivité politique : si par une nuit d'hiver un voyageur, et voilà l'aventure qui reprend. Ce moment où la littérature, le cinéma, la poésie opèrent une reprise de ce monde, plutôt une reprise de la croyance dans le monde, où on y trouve un intérêt, où l'on se sent au milieu de ce monde. Le *Docteur Jivago* de Boris Pasternak, dont Varlam Chalamov disait que le livre était plein de neige, en est comme

saupoudré dans la scène où Jivago est réfugié avec Lara à Varykino, que l'auteur décrit ainsi : « Claire nuit de gel, éclat, unité extraordinaire de tout ce qu'on voit. La terre, l'air, la lune, les étoiles, sont soudés ensemble par le gel⁴². » L'hiver ressoude les forces, relie, rapproche, enveloppe deux amants que l'Histoire sépare, permet aux forces de la République de repartir à nouveau dans leur guerre contre l'Empire dans *Stars Wars*. Il donne sens à la lutte, à la vengeance dans *Lady Snowblood* de Toshiya Fujita. Le froid est souhaitable et salubre. La force messianique s'incorpore dans ces degrés de moins qu'apprécient les anges berlinois de Wim Wenders (*les Ailes du désir*) qui abandonnent leur statut pour l'humaine condition afin de jouir des gestes les plus intenses du quotidien : ceux de mains que l'on frotte dans le froid, de celles qui ensèrent le café chaud.

Présentation du numéro

S'il nous invite à lire des histoires, l'hiver nous invite aussi à en raconter. « Il était une fois l'hiver », première section de ce volume, envisage l'hiver comme agent narratif voire puissance narrative. Jack London en donne la mesure, contribuant à la mise en œuvre de ce que Julie Roy désigne comme un *wintertainment*, manifeste dans la destinée visuelle de *White-Fang*. Et si certains se demandent où sont les neiges d'antan, la domestication de l'hiver engage aussi à se demander où est la sauvagerie d'avant. Mais l'hiver raconte toujours la violence, notamment en littérature de jeunesse où il orchestre les ravissements et porte avec lui les effets de l'animalité. Pourtant, précise Anne-Marie Mercier-Faivre, l'hiver est aussi et surtout l'occasion de raconter le dépassement de soi pour des héros de jeunesse formés par et dans l'hiver, lequel porte sa propre contradiction lorsqu'il s'agit de contredire la mort. *Game of Thrones* nous a cependant rappelé que l'hiver ne va pas sans ses morts, réels ou métaphoriques. Ainsi l'œuvre de Laura Kasischke, abordée par Isabelle Le Pape, se fait-elle le lieu d'une *écriture froide* : le langage d'hiver, entre froid mémoriel et gel psychanalytique, permet de raconter la présence des personnages de Kasischke aussi bien que leurs absences et leurs pertes.

Il apparaît que si certains ont recours aux forêts, selon la très belle formule de Ernst Jünger, d'autres ont bien recours à l'hiver. De façon littérale lorsqu'il s'agit de gagner l'Alaska, à l'instar de Christopher McCandless dont Tanguy Wuillème analyse l'appétit de décivilisation. Le geste hivernal s'accompagne ici d'un geste territorial (ou déterritorial) nourri d'une pulsion qui, si elle n'est de mort, se révèle au moins mortifère. Mais l'« hiver radical⁴³ », ainsi que l'appelle Adam Gopnik, n'est pas que de mort : London en tire des récits d'aventures qui feront son succès, ce que feront les aventuriers du Grand Nord et du Grand Sud auxquels se réfère Gopnik. Leurs successeurs, auxquels s'intéresse Marie-Lou Solbach, poursuivent aujourd'hui la tradition du récit polaire dans une mise en scène de l'aventure physique, littéraire et existentielle. Car l'hiver n'est pas qu'isolement, mais engage l'auteur dans un dialogue avec son lecteur devenu, par son entremise, un potentiel touriste polaire. L'hiver produit-il du lien ? C'est ce que, dans un autre registre, suppose Guillaume Gomot dans une approche cinématographique de l'amour enneigé. L'hiver est-il fait pour aimer ? Certains se souviennent sans doute de la déclaration de Faramir à Eowyn dans le troisième tome du *Seigneur des anneaux*, et de ce qui s'ensuit : « Alors, le cœur d'Eowyn changea, ou bien enfin comprit-elle. Et soudain son hiver passa et le Soleil brilla sur elle⁴⁴. » Il en est d'autres, en revanche, pour qui l'hiver donne langue et matière au sentiment, élément désormais d'une aventure non plus climato-géographique mais climato-amoureuse.

Comme il y a des amours naissantes et des amours finissantes, il y a des mondes en expansion et des mondes en crise. Traverser l'hiver peut relever du geste (ou de la conscience) politique : ainsi de ces trains en hiver à bord desquels propose d'embarquer Matthieu Freyheit, y voyant une victoire ambivalente sur le gel – tantôt dans son dépassement, tantôt

dans sa reconduction. C'est que, de plus en plus, l'hiver est occasion d'éprouver ou, du moins, de mettre en scène notre résistance au désastre, en même temps que notre appétit pour lui. L'apocalypse de glace, comme le souligne Sébastien Hubier, s'impose dans un imaginaire catastrophiste que l'hiver rend, par ses motifs et ses potentialités esthétiques, d'autant plus terrible et merveilleux à la fois. Le désordre climatique s'affiche à ce titre comme une nouvelle mythologie, et parfois même comme une cosmogonie pour des mondes qui s'effondrent et d'autres qui, peut-être, pourront s'élever dans et de cet hiver. Ce sont ces mondes d'hiver qui intéressent Jean-Guillaume Lanuque : mondes glaciaires qui tantôt punissent l'humanité, tantôt la réorganisent, ou tantôt encore la relèvent. L'hiver aurait ainsi ses façons propres de faire société, son propre « style », exploré en particulier par la science-fiction.

Mais si l'hiver fait style, c'est aussi par le goût de la célébration et, précisément, de la collectivité qu'il met à l'œuvre, voire à l'honneur. « Toujours l'hiver et jamais Noël... Vous imaginez !⁴⁵ » : voilà bien ce qui pourrait arriver de pire. Car Noël, c'est l'« hiver réparateur⁴⁶ », ainsi que le définit Gopnik, celui d'une morale du réconfort que Gopnik prête à Dickens : « Dorlotés, les hommes deviennent meilleurs⁴⁷. » Un imaginaire de Noël largement représenté à travers les contes de Selma Lagerlöf, dont Sylvie Camet rappelle que, tout en respectant les préceptes moraux de Noël, l'auteure en offre une version facétieuse qui concilie les attentes de l'univers religieux et le désir de légèreté des enfants. Agent de conciliation, ou de socialisation, selon Christian Chelebourg, qui voit dans la réécriture du récit noëlisant, ici le *Christmas Carol* de Dickens, la mise en œuvre d'un « rite fictionnel » auquel ne suffisent pas les seuls motifs de la réécriture. Le rite, davantage, interroge les conditions de revitalisation des fables collectives : le temps de Noël est-il encore en partage, ou exacerbe-t-il les ruptures générationnelles ? C'est bien le désir de recreation plutôt que de réécriture qui anime Tim Burton lorsqu'il choisit de situer l'action de *Batman Returns* (1992) au moment des fêtes de Noël, dans la gigantesque métropole fictive de Gotham City. Sébastien Bertrand souligne alors comment, tout au long d'un film marqué par la dualité et l'ambiguïté, le réalisateur s'emploie à déconstruire et même à détruire l'image de Noël pour mieux recréer des symboles, un esprit et même une magie de Noël selon ses propres critères narratifs et esthétiques.

- 1 Le vers d'Emile Nelligan, ici tronqué au profit d'une référence à C.S. Lewis, est bien entendu celui-ci : « Ah ! Comme la neige a neigé ! Ma vitre est un jardin de givre. » (« Soir d'hiver », 1902)
- 2 Lettre de Jack London à sa fille Joan, datée du 2 août 1915.
- 3 Jules Verne, *Sans dessus dessous*, s.l., La Bibliothèque électronique du Québec, « À tous les vents », s.d. [1889], en ligne, <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-sans-dessus.pdf>, p. 169.
- 4 Adam Gopnik, *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*, Lori Saint-Martin et Paul Gagné (trad.), s.l., Lux Éditeur, 2019 [2011], p. 18.
- 5 *Id.*, p. 16.
- 6 Daniel Chartier, Alain Guyot, Anne-Elisabeth Spica, « Raconter le froid et le mettre en images », in Gilles Bertrand, Daniel Chartier, Alain Guyot, Marie Mossé, Anne-Elisabeth Spica, *Voyages illustrés aux pays froids (XVI^e-XIX^e siècles). De l'invention de l'imprimerie à celle de la photographie*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, « Littératures », 2019, p. 11.
- 7 Daniel Chartier, Jean Désy, *La Nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, p. 36.
- 8 Louis-Edmond Hamelin, cité dans Daniel Chartier, Jean Désy, *La Nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, *op. cit.*, p. 12.
- 9 Daniel Chartier, Jean Désy, *La Nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, *op. cit.*, p. 36.
- 10 *Ibid.*
- 11 *Id.*, p. 37.
- 12 Bertrand Ferrier, *Les Livres pour la jeunesse. Entre édition et littérature*, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 10.
- 13 *Id.*, p. 46.
- 14 Nathalie Prince, « Romans écologiques : une littérature qui endoctrine ? », *Lecture Jeune*, n°172, décembre 2019, « Les ados, tous écolos ? », p. 34-36.
- 15 Adam Gopnik, *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*, *op. cit.*, p. 21.
- 16 Richard Galliano-Valdiserra, « Un homme en hiver : la froide saison de Mario Rigoni Stern », *Communications*, n°101, 2017/2, « Le temps qu'il fait », p. 105-118, p. 107
- 17 Francesco Arru, cité dans Richard Galliano-Valdiserra, « Un homme en hiver : la froide saison de Mario Rigoni Stern », *op. cit.*, p. 107.
- 18 Adam Gopnik, *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*, *op. cit.*, p. 37.
- 19 Martin de la Soudière, *Quartiers d'hiver. Ethnologie d'une saison*, Paris, Créaphis, 2016, p. 99.
- 20 François Walter, *Hiver. Histoire d'une saison*, Paris, Payot, 2014.
- 21 Christian Chelebourg, *Disney ou l'avenir en couleur*, Paris, Les Impressions nouvelles, 2018, p. 111.
- 22 Lois Lowry, *Le Passeur*, Frédérique Pressmann (trad.), Paris, l'école des loisirs, « Médium poche », 2016 [1992], p. 103-105.
- 23 Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, « nrf essais », 2016, p. 21.
- 24 *Id.*, p. 20.
- 25 Gil Delannoï, « Soleils d'hiver », *Commentaire*, n°152, 2015/4, p. 883-884, p. 883.
- 26 C.S. Lewis, *Le Monde de Narnia. Tome 2 : Le Lion, la sorcière blanche et l'armoire magique*, Anne-Marie Dalmais (trad.), Paris, Gallimard Jeunesse, 2001 [1950], p. 125.
- 27 Gérald Préher, « L'instabilité de la surface. Neige et glissements narratifs dans les premières œuvres d'Ann Beattie », in Maryline Maignon, Anne-Lise Perotto (dir.), *La Surface instable*, Université de Savoie, « Ecriture et représentation », p. 47-65, p. 47.
- 28 Michel Pastoureau, Dominique Simonet, *Le Petit livre des couleurs*, Paris, Points, « Histoire », 2005, p. 49.
- 29 *Id.*, p. 52.
- 30 Christian Guay- Poliquin, *Le Poids de la neige*, Paris, J'ai Lu, 2018 [2016], p. 14.
- 31 Daniel Chartier, Jean Désy, *La Nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, *op. cit.*, p. 19.
- 32 Daniel Chartier, Préface à Martin de la Soudière, *Quartiers d'hiver. Ethnologie d'une saison*, *op. cit.*, p. 10.
- 33 Jack London, *L'Appel de la forêt*, Frédéric Klein (trad.), Paris, GF Flammarion, « Etonnants classiques », 2003-2010 [1903], p. 45. « The snow walls pressed him on every side, and a great surge of fear swept through him—the fear of the wild thing for the trap. It was a token that he was harking back through his own life to the lives of his forebears; for he was a civilized dog, an unduly civilized dog [...] »
- 34 *Id.*, p. 77. « Sometimes as he crouched there, blinking dreamily at the flames, it seemed that the flames were of another fire, and that as he crouched by this other fire he saw another and different man from the half-breed cook before him. »
- 35 Voir Roderick Nash, *Wilderness and the American Mind*, Yale University Press, 1967.
- 36 Adam Gopnik, *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*, *op. cit.*, p. 167.
- 37 Hartmut Rosa, *Accélération*, Sacha Zilberfarb (trad.), Paris, La Découverte, 2010 [2005].
- 38 Walter Benjamin, « romans d'aventures » in Walter Benjamin, *Enfance berlinoise*, Jean Lacoste (trad.), Paris, 10/18, 2000 [1933-1955], p. 65-67.
- 39 Mario Rigoni Stern, *L'année de la victoire*, Claude Ambroise et Sabina Zanon Dal Bo (trad.), Paris, 10/18, 1998 [1985].

- 40 Günther Anders, *Hiroshima est partout*, Denis Trierweiler (trad.), Paris, Seuil, 2008 [1959].
- 41 Guillevic, *De l'hiver*, Paris, Galanis, 1971, p. 17.
- 42 Boris Pasternak, *Le Docteur Jivago*, Pierre Pachet (trad.), Paris, Gallimard, 1958 [1957], p. 175.
- 43 Adam Gopnik, *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*, *op. cit.*, p. 79.
- 44 J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux. Tome 3 : Le Retour du roi*, Francis Ledoux (trad.), Paris, Pocket, 1972 (Christian Bourgois) [1966], p. 388.
- 45 C.S. Lewis, *Le Monde de Narnia. Tome 2 : Le Lion, la sorcière blanche et l'armoire magique*, Anne-Marie Dalmais (trad.), Paris, Gallimard Jeunesse, 2001 [1950], p. 125.
- 46 Adam Gopnik, *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*, *op. cit.*, p. 133.
- 47 *Id.*, p. 158.